

voya son oncle, de Vannes. Sans examiner très minutieusement la question de droit, qui devait d'ailleurs se résoudre en faveur de Charles de Blois, Duguesclin s'attacha à son parti pour plusieurs raisons honorables. Sans sacrifier l'indépendance de son pays à l'influence des rois de France, il comprit que l'honneur l'appelait dans le camp du prince soutenu par Philippe VI, qui était seigneur suzerain de Bretagne, plutôt que dans celui de Montfort, placé sous la protection d'un monarque anglais ; d'autre part, son amour propre avait été froissé, comme celui de tout le baronnage breton, par la façon violente dont Jean de Montfort s'était emparé du pouvoir. En effet, sans consulter la noblesse dans une question litigieuse qui était essentiellement de son ressort, celui-ci s'était mis en possession du trésor des ducs de Bretagne, et, levant force gens d'armes, à pied et à cheval, il s'était fait une armée de mercenaires, avec laquelle il s'était successivement emparé de Nantes, de Rennes et de Vannes, annonçant hautement sa prétention de conquérir « *sa duché, par force ou par amour !* »

La noblesse de Bretagne est pauvre, mais elle est orgueilleuse ! Aussi le prétendant ne trouva-t-il qu'un gentilhomme d'importance, le sire de Léon, qui embrassa son parti (1) ; le clergé pensa autrement que la noblesse, car, sur neuf évêques, sept se déclarèrent pour lui.

Enfin, messire Robert Duguesclin était attaché depuis longtemps au service du roi de France, et des sentiments innés de de respect filial, malgré la longue injustice dont il avait souffert, plaident dans le cœur de Bertrand en faveur du parti français, auquel le chef de sa maison appartenait, ainsi que les autres membres de sa famille.

Quand la guerre commença, notre héros se rangea donc sous l'étendard de Charles de Blois. Ce fut alors aussi que commença

(1) Plus tard l'héroïsme de la comtesse de Montfort et l'emploi que son mari sut faire du trésor enlevé à Limoges, dont la vicomté était entrée par alliance dans la maison de Bretagne, lui valurent d'autres partisans dans l'aristocratie de la province ; mais la cause de Charles de Blois resta toujours la *légitimité* dans l'opinion publique. Le sire de Léon se rallia plus tard à ce dernier parti, et *aujourd'hui encore* les souvenirs laissés par les Anglais, les malheurs, le courage et les vertus de Charles de Blois font vivre dans les cœurs une fidélité posthume qui explique la fierté avec laquelle un gentilhomme breton se vante des ancêtres qui ont combattu pour lui et pour Jeanne de Penthièvre.